

LE SEMEUR

35^e Année: N° 2

1^{er} Décembre 1932

TÉMOIGNAGE A KIERKEGAARD (1)

« Oser à fond être soi-même, oser réaliser un individu, non tel ou tel, mais celui-ci, isolé devant Dieu, seul dans l'immensité de son effort et de sa responsabilité : c'est là l'héroïsme chrétien. » (p. 51). Et voilà, restitué en cette définition, le sens de deux notions abominablement corrompues par la complaisance humaine : *l'inquiétude et l'édifiant*. La première, devenue divertissement et nourriture soigneusement ménagée de ceux qui proclament avec grande peur de guérir : « Nous sommes la génération de l'inquiétude ! » La seconde, ou l'avènement du consolant, onction et componction. Or, ici, ni complaisance ni admiration : *toute* connaissance chrétienne ne peut être qu'*in-quiétude*, c'est-à-dire sérieux par excellence

(1) A propos du *Traité du Désespoir*. (La maladie mortelle par Søren Kierkegaard, Traduit du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Gateau. Paris, Gallimard, 1932.

et non point curiosité. Tout ce qui est autrement cherché révèle par cet *autrement* la « maladie mortelle », le désespoir. Mortelle, parce qu'elle détermine la mort ? Non, pas même ; ainsi raisonnerait l'homme naturel. Mais pour le chrétien la mort même n'est pas « la maladie mortelle », ce que Christ voulait dire en déclarant : « Cette maladie n'est point à mort » (Jean XI, 4), et Lazare pourtant allait mourir. La mort exprime l'abîme de la misère spirituelle, mais aussi la guérison, puisqu'il faut mourir au monde. Du rapport de l'homme à lui-même, rapport posé par Dieu et principe de la responsabilité, naissent ou bien la volonté désespérée d'arriver à ce soi-même, ou, au contraire, la volonté de fuir ce soi-même. Et c'est là qu'est la maladie à mort, non point dans un mal physique dont on dit qu'il est une maladie mortelle, car alors la mort y met un terme ; elle est justement « le manque du dernier espoir, le manque de la mort... Quand le danger grandit tant que la mort devient l'espoir, le désespoir c'est la désespérance de ne pouvoir même mourir... éternellement mourir, mourir sans pourtant mourir, mourir la mort ; car mourir veut dire que tout est fini, mais mourir la mort signifie vivre sa mort ; et la vivre un seul instant, c'est la vivre éternellement. » (p. 71).

Désespoir dialectique dont la forme se retrouve par exemple dans le désespoir d'amour. Car, au fond, qu'est-ce donc ? Le désespoir d'être un « un moi sans l'autre » (p. 74), de ne pas être devenu

cet *autre*, que l'on serait d'ailleurs devenu tout aussi désespérément. Et c'est alors vraiment « mourir de ne pas mourir ». Qu'intervienne le suicide ; les bavards hocheront la tête et discuteront, accusant l'un ou l'autre ; mais qui donc comprendra que pour que celui-là se tuât, il fallait d'abord qu'il fût mort ? Car le signe le plus horrible de cette maladie, c'est qu'elle se dissimule à celui qui en souffre et à ceux qui pourraient la découvrir. Si tu n'en as rien su, alors l'éternité « te cloue à ton moi, ton moi de désespoir »

Voilà ce que Socrate ne pouvait découvrir, et dont l'origine est bien antérieure à sa définition : « Pécher, c'est ignorer. » Car où est donc l'homme réel dans la spéculation pure ? Comment s'opère le passage des Idées pures à l'individu existant ? La spéculation peut se prolonger indéfiniment, mais le Christianisme interrompt brutalement le fil par le paradoxe. Il y a ici *cet homme* ; il n'y a plus identité de la pensée et de l'être, il faut dire plutôt : « Croire, c'est être. » Et le paradoxe consiste en ceci : que la réalité de l'homme soit d'exister en *isolé* devant Dieu, tête-à-tête qui scandalise une cervelle philosophique ou scolastique. (Cf. p. 173). Nietzsche lui aussi avait affirmé la catégorie de l'individu, et lutté pour l'homme seul, mais, hélas ! toujours dans la sphère du vital, dans le courant éternellement fuyant du relatif, à jamais impossible au point unique et fixe de la transcendance. Pour Kierkegaard, « le moi augmente avec l'idée de Dieu, et

réci-proquement l'idée de Dieu augmente avec le moi. Ce n'est que la conscience d'être devant Dieu qui, de notre moi, concret, individuel, fait un moi infini ; et c'est ce moi infini qui pèche alors devant Dieu ». (p. 168).

Car le péché est là, il gît dans cette dialectique du désespoir : refuser, devant Dieu, d'être soi-même ou vouloir l'être. Voilà pourquoi le contraire du péché ne saurait être un acte, une série d'actes, mais la foi. Comme l'a observé Kassner (1), les grandes actions de l'homme antique sont en définitive des lois, et c'est cette légalité qui fait leur grandeur. Mais pour le moi infini de l'homme chrétien, il y a seulement un acte unique, avant et après lequel aucun autre ne compte : retourner en arrière, se perdre, ce que saint Paul appelle la « conversion ». Et c'est cette existence de l'homme devant Dieu qui est vraiment de trop pour un païen.

Un témoin particulièrement informé de l'histoire religieuse de notre temps, a cru pouvoir écrire que de nos jours un catholique abandonnant le catholicisme ne pouvait s'arrêter de glisser jusqu'au libéralisme extrême, jusqu'à la libre pensée radicale. Il y a avant tout ici une équivoque, qui fait supposer que l'on n'a jamais pu concevoir la grandeur chrétienne autrement que selon la mesure commune de l'existence historique ; et il est bien vrai que l'Eglise catholique,

(1) *Les Eléments de la grandeur humaine*, p. 83

avec un sûr instinct de l'histoire et de la domination, a toujours entretenu le souci de conciliation et d'unité, ou tout réjoint la grande et commune mesure. En effet, qu'un homme se trouve abandonné là tout seul devant Dieu, que cet homme existe devant Dieu, c'est bien d'une part l'absurde pour toute sagesse humaine, mais aussi l'Histoire se dérobe, vient à manquer, la Tradition est rompue. Le catholicisme ne reconnaît pas la solitude de l'homme ; l'on a vu maints des siens devenir simplement celui qui « de la loi n'a que l'élément premier, le désespoir, et dans ce désespoir une nostalgie brûlante de la religion » (p. 163). C'est justement cette religiosité gémissante qui fait son malheur : « L'exigence de Dieu, c'est qu'il lâche ce tourment, qu'il s'humilie dessous à l'instar du croyant, et qu'il l'accepte comme une part de son moi. » La Réformation a pu s'incarner dans l'histoire et devenir un bien commun ; mais au delà de l'histoire et avant toute grandeur historique, elle reste l'acte unique qui pose chaque être humain, réel et seul devant Dieu. Il fallait que cela fût rappelé. Sans doute en notre siècle plus d'une voix s'élèvera pour en rendre témoignage à Søren Kierkegaard.

Henry CORBIN.